

Atelier "Parole et écriture"
Colloque "Psychiatrie, art et société"
organisé par le
CODE de l'Equipe du 25 au 27/10/2000

Intervenant: Alain GONTIER

Partant de la notion d'éthique abordée par Tanguy de Foy qui nous renvoie aux liens subtiles et complexes qui se tissent entre le su et l'insu, le temps de parole dans un atelier d'expression suggère d'emblée deux questions : qu'introduit-il de spécifique ? La parole peut-elle être assimilée à un médiateur ?

1. Précisons tout d'abord ce que nous entendons par un temps de parole. Il représente en général un tiers du temps d'atelier. Il est défini comme suit : c'est l'occasion pour chaque participant de mettre en mots l'expérience traversée et de la partager avec les autres. La parole n'est pas obligatoire et ne sera en aucun cas suscitée par l'animateur. Celui-ci veillera à ce que les participants qui s'expriment puissent le faire en toute liberté. D'autre part le temps est fixé d'avance. Ainsi, qu'une parole émerge ou pas, le temps restera identique. En cela cette structure présente une forte similarité avec celles proposées lors du travail avec les médiateurs.

En référence à Daniel Stern qui évoque la naissance de la parole comme moyen de partage d'expériences internes dans un lien intersubjectif, le temps de parole est un temps du « donner à entendre ».

Ce que nous observons, c'est que se donner à entendre met en tension la notion de visibilité à l'autre: que vais-je dire de moi aux autres et à moi-même (et que vont-ils en faire) ? Ce « donner à entendre » renvoie aux différentes déclinaisons -- en fonction du/des médiateur(s) utilisé(s) -- du « donner à voir » et des fluctuations des vécus de transparence/opacité qui peuvent habiter les participants d'un atelier.

Nous rejoignons donc ici la notion d'éthique : s'il existe un premier temps que nous pourrions qualifier de « spéculaire » dans le mouvement même d'émergence d'une forme lors de la confrontation avec le médiateur, c'est-à-dire un temps de réappropriation, d'assimilation de la forme qui nous est donnée à voir, un deuxième temps sera celui de la mise en mots , de la « traduction » pour soi-même et peut-être pour l'autre dans une dimension que nous qualifierons de « spectaculaire ».

Ce « donner à voir » qui concerne tant soi-même que les autres va mettre en tension la notion de clôture symbolique évoquée par Jean Broustra:

Une des spécificités du travail avec les médiateurs est de permettre l'émergence de contenus psychiques jusqu'alors inconscients mais souvent au prix d'un cryptage. Entre le « rien » et la logorhée d'un discours vide, peuvent émerger des formes qui « parlent ». Nous assistons alors à une sorte de jeu de cache-cache entre soi-même et ce qui naît de notre corps-à-corps avec la matière.

La tension née du dévoilement va donc mettre en branle chez nous une série de mécanismes de défense et de prises de conscience au prix parfois d'une certaine cécité psychique. Nous voyons ainsi qu'au sein du rapport duel à la production émerge un débat interne sur ce qui relèvera du su et de l'insu.

Nous émettons l'hypothèse que le temps de parole vient faire écho à ce premier débat: qu'ai-je envie de dire de l'expérience que je traverse ? Qu'est-ce que l'autre va en faire ? et que va devenir cette expérience pour moi à partir du moment où je la donne (et me la donne) à entendre ?

Ces réflexions nous amèneront tout naturellement au deuxième point de cet exposé : je veux parler des notions de maîtrise et de perte.

Avant de les aborder, je voudrais souligner l'importance de l'attitude de l'animateur dans ce temps. Celui-ci devra être particulièrement vigilant à ne pas forcer une parole sur ce qui a été produit: la production d'une forme représente une entreprise périlleuse et met en danger l'organisme ou plutôt le met en "fragilité": il s'agit que l'animateur respecte le processus de dévoilement progressif dans les méandres de sa temporalité. Pour cela il veillera à ce que la parole des participants soit respectée, soutenue mais non sollicitée.

Comme je l'ai dit, certaines formes ne naissent qu'à la condition express de leur opacité aux yeux-mêmes du créateur. S'immiscer dans ce rapport intime relèverait du passage à l'acte et ferait violence au processus de création en cours. Dans le meilleur des cas il arrêtera celui-ci, dans le pire il peut provoquer angoisse et même envie suicidaire ainsi que nous l'évoque Jean Florence dans son livre .

Nous avons développé principalement la notion de *dévoilement* dans le temps de parole . Un autre aspect important nous paraît être celui de l'élaboration et de la maîtrise de l'angoisse. Si pour certains participants ce temps est anxiogène, pour d'autres il va représenter une planche de salut.

Suite à l'expérience de création et aux vécus intenses qu'elle peut susciter, la parole sera utilisée pour donner des contours, un sens et une articulation aux affects mobilisés . Elle permettra aussi d'en diminuer la charge anxiogène ou émotionnelle à travers le partage avec les pairs et la reconnaissance éventuelle qui en découlera.

La dimension groupale joue son plein rôle de caisse de résonance dans ce temps-là. La parole de l'autre venant rassurer ou relancer le participant dans son propre processus.

Un dernier aspect que je voudrais souligner avant de passer au point suivant est celui de la différenciation d'espaces et de temps : indépendamment des caractéristiques intrinsèques à la parole (nous venons d'en évoquer certaines), le fait même d'instaurer des espaces différenciés va induire dans le déroulement de l'atelier un mouvement, un va-et-vient, une cyclicité dont nous retrouverons des correspondants au niveau corporel et psychique. Sans m'étendre davantage sur le sujet, je voudrais simplement souligner l'intérêt et l'importance d'instituer dans le dispositif des séquences et des territoires : ceci permet à la fois une mise en mouvement du corps, un va-et-vient entre espace individuel et espace de groupe, le passage d'un médiateur à un autre ; ça ouvre vers un travail en « surface » évitant le risque d'une sidération ou le blocage dans un rejet massif.

2. Si nous considérons la parole comme au carrefour entre la voix et l'écriture, elle devient média à part entière et le temps de parole devient une invite à la mise en forme au même titre que d'autres dans l'atelier. Vu ainsi, nous pouvons réfléchir sur ce temps non seulement dans sa spécificité intrinsèque (Cfr point 1) mais aussi dans ce qu'il fait vivre à la frontière c'est-à-dire au moment de la traduction, de la bascule d'un langage dans un autre : ce qui est le questionnement propre à l'atelier polyvalent (cfr BROUSTRA) : nous parlerons dans ce contexte de l'écart inter langagier et du rapport à la perte.

Comme nous l'évoquions plus haut, au moment de la mise en mots quelque chose se perd par rapport à l'expérience vécue.

Daniel Stern l'évoque de manière très clair dans son livre : une fois que l'enfant accède à la parole, les mots vont petit à petit modifier la représentation de l'expérience vécue. Non seulement la représentation mais également l'accès à l'expérience vécue, entraînant une perte et une modification de la perception.

Cette perte s'accompagne d'un gain : la possibilité de partager avec l'autre des vécus.

On peut faire l'hypothèse que cette double caractéristique de perte et de gain sera présente dans toute tentative de mise en forme du vécu intra psychique. Nous retrouvons

donc dans le travail avec des médiateurs les mêmes enjeux. Nous pouvons dire -- et ceci rejoint les théories lacaniennes -- que l'accès au langage s'accompagne d'une perte irrémédiable. Cette perte s'actualise non seulement dans le rapport du sujet à lui-même mais aussi dans celui du sujet à l'Autre. En effet, s'il y a perte dans la traduction pour le sujet lui-même de l'expérience vécue, il y a aussi perte dans le fait de donner à entendre à un autre un contenu dont on ne sait ce qu'il fera.

Ces enjeux sont éminemment perceptibles dans les ateliers proposant plusieurs médiateurs plus ou moins « voyants » (terre, peinture, danse, ...) ou plusieurs propositions alternant le travail individuel avec un travail de « mise en scène ».

À l'instar de la parole prononcée dans un groupe, le trait posé sur une surface commune devient propriété du groupe et peut être détourné de manière incontrôlable. Vais-je à ce moment-là dire ou tracer quelque chose ? Est-ce supportable de voir l'autre s'emparer de ma parole ou de mon trait ? Vais-je supporter que ma production ne ressemble pas au projet que j'avais dans ma tête ?

Toutes ces questions ramènent à la même problématique : comment vais-je supporter que quelque chose de moi se perde au profit du rapport à l'autre ? Comment vais-je accepter à la fois l'unicité et la banalité de ce qu'il y a en moi ? Le processus de mise en forme met donc au travail le rapport à la toute puissance. Il s'agit, comme nous le rappelle Jean-Pierre Lebrun, d'accepter notre condition humaine fondée sur la faille originaire ou autrement dit sur la castration. Ce quelque chose qui toujours nous échappera est le prix à payer pour accéder aux représentations psychiques, à la pensée et à la communication avec l'autre.

Je prendrai comme exemple la différence qu'il y a entre écrire un texte et le lire : si le premier relève du mouvement corporel et de l'intime, le deuxième allie le son (la voix) à l'exposition. Chaque fois que nous proposons un travail d'écriture, nous invitons les participants à le lire dans un deuxième temps. Cette proposition suscite souvent des réactions d'embarras et de refus : à l'instar de l'enfant qui vient sans cesse solliciter le regard des parents sur ce qu'il a fait, ne peut-on dire que toute production a un destinataire ? Mais l'identification à la production est parfois telle que l'enjeu de la soumettre au regard de l'autre est trop important. De même nous pouvons dire que parfois mettre des mots sur ce qui a émergé en déjouant la censure personnelle relève de l'impossible : il n'est pas toujours bon de parler !

A. GONTIER

- Références: - BROUSTRA Jean Expression et psychose, E.S.F.,1987
- BROUSTRA Jean L'expression, psychothérapie et création, E.S.F.,1996
- STERN Daniel N. Le monde interpersonnel du nourrisson, PUF, 1985
- LEBRUN Jean-Pierre Un monde sans limite